

NICHOLAS SPARKS

**SI TU ME VOYAIS
COMME JE TE VOIS**

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuel Chastellière*



DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Un choix, 2009
La Dernière Chanson, 2010
Le Porte-bonheur, 2011
Un havre de paix, 2012
Une seconde chance, 2013
Chemins croisés, 2014

Titre original : *See Me*

© Willow Holdings, Inc., 2015.

Tous droits réservés.

Première publication en langue originale par
Grand Central Publishing, 2015.

www.nicholassparks.com

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

© Michel Lafon Publishing, 2016, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 – Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Pour Jeannie Armentrout

Prologue

Moins d'une journée après son arrivée, il sut que Wilmington n'était pas son genre de ville. Elle était trop touristique et semblait s'être développée sans aucune cohérence. Alors que le quartier historique comptait des demeures classiques pour la région, avec porches, colonnes et lambris, des magnolias dans les jardins, cet environnement agréable laissait place peu à peu à une zone de petits centres commerciaux, de supérettes, de chaînes de restaurants et de concessionnaires automobiles. La circulation très dense se faisait encore plus insupportable en été.

Mais il avait été agréablement surpris en découvrant les pelouses de l'université. Il s'était imaginé un campus rappelant l'horrible architecture des années soixante et soixante-dix. Il y avait quelques bâtiments de ce genre, en particulier en bordure de la fac, mais les cours intérieures constituaient une véritable oasis, avec leurs promenades ombragées, leurs espaces verts soigneusement entretenus, leurs colonnades géorgiennes et leurs façades de brique de Hoggard et Kenan Halls qui luisaient sous le soleil de la fin d'après-midi.

Il s'était toutefois émerveillé devant les pelouses. En arrivant, il avait admiré le reflet de la tour de l'horloge dans l'étang derrière lui, l'heure impossible à déchiffrer d'un simple coup d'œil. Tant qu'il avait un ordinateur portable ouvert sur les genoux, il pouvait rester assis et surveiller les environs en

étant quasi invisible aux yeux des étudiants, comme plongés chacun dans leur propre transe.

Il faisait chaud en cette fin septembre et ils étaient en short et débardeur, bras et jambes nus. Il se demanda s'ils s'habillaient de la même façon pour les cours. Comme eux, il était venu sur le campus pour apprendre. Il s'y était rendu à trois reprises en trois jours, mais il y avait encore trop de monde. Il ne voulait pas qu'on se souvienne de lui. Il envisagea de changer de lieu avant d'y renoncer. Pour autant qu'il le sache, personne ne se souciait de sa présence.

Il était proche, si proche, mais pour le moment, il devait à tout prix rester patient. Il prit une longue inspiration et retint son souffle. Il vit deux étudiants en route pour un cours, sac à dos à l'épaule. Mais à cette heure de la journée, ils étaient largement dépassés en nombre par ceux qui partaient déjà en week-end. Ils discutaient par groupes de trois ou quatre et buvaient au goulot de bouteilles d'eau qu'il supposait remplies d'alcool, tandis que deux de leurs camarades aux allures de mannequins Abercrombie jouaient au Frisbee pendant que leurs copines discutaient à côté. Il remarqua un jeune couple en pleine querelle. Le visage de la jeune femme était rouge. Elle repoussa son petit ami. Il sourit, respectant sa colère et le fait que, contrairement à lui, elle n'était pas contrainte de cacher ce qu'elle ressentait. Derrière eux, un autre groupe d'étudiants jouait au *touch football*¹ avec l'insouciance de ceux qui n'avaient pas de vraies responsabilités.

Nombre d'entre eux avaient sans doute prévu de sortir le soir même ou le lendemain. Des fraternités. Des sororités. Des bars. Des boîtes. Pour beaucoup, le week-end commencerait ce soir puisque la plupart n'avaient même pas cours le vendredi. Il avait été surpris en l'apprenant. Étant donné le coût de la scolarité à la fac, il aurait cru que les étudiants voudraient passer plus de temps avec leurs professeurs, pas avoir des week-ends de trois jours. Mais il supposait que ce planning convenait aux deux parties. Tout le monde ne voulait-il pas

1. *Touch football* : football américain simplifié.

d'une vie facile de nos jours ? Faire le moins d'efforts possible ? Prendre des raccourcis ?

Ouais. C'était exactement ce qu'apprenaient les étudiants. Que les décisions difficiles n'étaient pas nécessaires, que faire le bon choix n'était pas important, en particulier si cela impliquait du travail supplémentaire. Pourquoi étudier ou tenter de changer le monde un vendredi après-midi, quand vous pouviez vous prélasser au soleil ?

Son regard passa de la gauche à la droite et il se demanda qui, parmi ces étudiants, avait réfléchi à sa vie future. Cassie l'avait fait. Elle pensait constamment à l'avenir. Elle avait des plans. Elle avait planifié sa vie dès ses dix-sept ans, mais il se souvenait avoir pensé qu'il y avait quelque chose de provisoire dans la façon dont elle en parlait. Il avait eu l'impression qu'elle ne croyait pas vraiment en elle ou en l'image qu'elle renvoyait au monde. Pourquoi, sinon, aurait-elle pris les décisions qui avaient été les siennes ?

Il avait tenté de l'aider. Il avait fait ce qu'il fallait, suivi la loi, déposé plainte auprès de la police, et même parlé à l'assistante du procureur. Et jusqu'à ce moment-là, il avait cru aux règles de la société. Il croyait en cette vision naïve où le bien triomphait du mal, où le danger pouvait être maîtrisé. Les règles pouvaient empêcher quelqu'un de croiser le danger. Cassie y avait cru aussi. Après tout, n'était-ce pas ce que l'on enseignait aux enfants ? Pourquoi, sinon, les parents diraient ce qu'ils disaient ? Regarde des deux côtés de la route avant de traverser. Ne monte pas dans la voiture d'un inconnu. Brosse-toi les dents. Mange tes légumes. Mets ta ceinture. La liste continuait, encore et encore. Des règles pour les protéger et les sauver.

Mais les règles pouvaient aussi se révéler dangereuses. Il l'avait appris à ses dépens. Les règles concernaient les gens en général, pas les cas particuliers, et puisque les gens étaient conditionnés depuis l'enfance à les suivre, il était aisé de le faire aveuglément. De faire confiance au système. Il était plus facile de ne pas se soucier des imprévus. Cela signifiait que personne n'avait à penser aux conséquences potentielles, tout

le monde pouvait jouer au Frisbee l'esprit léger les vendredis après-midi, du moment qu'il faisait beau.

L'expérience était le plus dur des professeurs. Pendant près de deux ans, il n'avait pu penser à autre chose qu'à ces leçons. Elles avaient failli le consumer, mais peu à peu il avait commencé à y voir plus clair. Elle connaissait le danger. Il l'avait prévenue de ce qui allait se produire. Mais elle s'en était tenue aux règles parce que c'était pratique.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et vit qu'il était temps de partir. Il ferma le manuel scolaire et se leva, vérifiant qu'il n'avait attiré l'attention de personne. Non. Il se mit en route et traversa les pelouses, le manuel sous le bras. Il avait une lettre écrite de sa main dans la poche, et il se dirigea vers la boîte aux lettres située juste à côté du bâtiment des sciences. Il glissa l'enveloppe dans la fente et attendit. Quelques minutes plus tard, il vit Serena franchir les portes, pile à l'heure.

Il en savait déjà beaucoup sur elle. Désormais, tous les jeunes semblaient avoir un compte Facebook, Twitter, Instagram et Snapchat, dévoilant leur vie à qui souhaitait la reconstituer. Ce qu'ils aimaient, qui étaient leurs amis, comment ils occupaient leur temps. Il savait déjà, grâce à un message sur Facebook, qu'elle avait un brunch avec ses parents et sa sœur ce dimanche et, en la regardant passer, avec ses cheveux noirs tombant sous ses épaules, il se répéta qu'elle était très belle. Il y avait une grâce naturelle chez elle qui lui valait des sourires appréciateurs de tous les types qu'elle croisait, même si elle ne semblait pas le remarquer, plongée dans sa discussion avec une petite blonde replette, une camarade de classe. Elles étaient allées à un séminaire toutes les deux. Il savait qu'elle voulait devenir institutrice. Elle avait des plans, tout comme Cassie.

Il garda ses distances, électrisé par le pouvoir qu'il éprouvait en sa présence. Le pouvoir qu'il avait retenu depuis deux ans. Elle n'avait aucune idée de combien il était proche ou de ce qu'il pouvait faire. Elle ne jetait jamais de coup d'œil derrière elle, mais pourquoi l'aurait-elle fait ? Il n'était personne pour elle, seulement un visage dans la foule.

Il se demanda si elle parlait de ses plans pour le week-end à la blonde, énumérant les lieux où elle comptait se rendre ou les gens qu'elle comptait voir. De son côté, il prévoyait de se joindre à la famille pour le brunch, même s'il n'était pas invité. Il les observerait depuis une maison toute proche, dans un quartier très classe moyenne. La maison était déserte depuis un mois. Elle avait été saisie mais n'était pas encore en vente. Même si les verrous étaient solides, il avait pu entrer par une fenêtre sur le côté sans réelle difficulté. Il savait déjà que, depuis la chambre parentale, il pouvait observer leur porche de derrière et la cuisine. Dimanche, il verrait cette famille unie rire et plaisanter sur la table de la terrasse.

Il savait quelque chose sur chacun d'entre eux. Félix Sanchez était un immigrant qui avait réussi. Classique. L'article de journal fièrement épinglé dans leur restaurant racontait comment il était arrivé illégalement dans le pays à l'adolescence sans parler un mot d'anglais puis avait commencé à faire la plonge dans un restaurant local. Quinze ans plus tard, devenu citoyen américain, il avait économisé assez d'argent pour ouvrir son propre établissement dans un centre commercial – La Cocina de la Familia – proposant les recettes de sa femme Carmen. Pendant qu'elle cuisinait, il gérant tout le reste, en particulier durant les premières années. Leur commerce s'était agrandi petit à petit et il était maintenant considéré comme l'un des meilleurs restaurants mexicains de la ville. Bien que comptant plus de quinze employés, l'établissement conservait son caractère familial, car la plupart d'entre eux faisaient partie de la parenté. Le père et la mère travaillaient encore là, et Serena faisait la serveuse trois fois par semaine, tout comme sa sœur aînée, Maria, l'avait fait. Félix était membre de la chambre de commerce et du Rotary Club, et sa femme et lui assistaient à la messe de 7 heures à Saint-Mary tous les dimanches, où il servait également comme diacre. Carmen était un peu plus mystérieuse ; il savait seulement qu'elle était encore aujourd'hui plus à l'aise en espagnol qu'en anglais et que, comme son mari, elle était fière que Maria soit devenue la première diplômée universitaire de la famille.

Quant à Maria, justement...

Il ne l'avait pas encore vue ici à Wilmington. Elle était partie depuis deux jours pour une conférence, mais c'était elle qu'il connaissait le mieux. Par le passé, quand elle vivait à Charlotte, il l'avait souvent croisée. Il lui avait parlé. Il avait tenté de la convaincre qu'elle avait tort. Et au bout du compte, elle l'avait fait souffrir comme personne ne devrait jamais souffrir, et il la haïssait pour ce qu'elle avait fait.

Serena dit au revoir à son amie d'un signe de la main avant de se diriger vers le parking. Il poursuivit sa route. Il n'avait aucune raison de la suivre et il était content de se dire qu'il verrait cette famille, petite mais heureuse, le dimanche. En particulier Maria. Maria était sans doute encore plus belle que sa sœur, même si, honnêtement, toutes les deux avaient remporté le gros lot de la loterie génétique, avec leurs yeux sombres et leurs ossatures presque parfaites. Il les imagina assises toutes les deux à la table. Malgré leurs sept ans d'écart, on aurait pu les prendre pour des jumelles. Et pourtant elles étaient différentes. Alors que Serena était extravertie presque à l'excès, Maria avait toujours été plus calme et déterminée, la plus sérieuse et la plus studieuse des deux. Mais elles étaient proches, meilleures amies autant que sœurs. Il se disait que peut-être Serena voyait chez sa sœur des traits de caractère qu'elle aurait voulu s'approprier, et vice versa. Il eut un frisson d'excitation en pensant au week-end, sachant que ce serait peut-être l'une des dernières fois que la maisonnée se réunirait normalement. Il voulait voir comment ils se comporteraient avant que la tension commence à infecter leur belle petite famille... avant que la peur les frappe. Avant que leurs vies tombent lentement mais brutalement en ruine.

Il était venu ici, après tout, dans un but bien précis, et ce but avait un nom.

La vengeance.

Chapitre 1

Colin

Colin Hancock se tenait devant le lavabo des toilettes du *diner*. Il avait relevé sa chemise pour examiner plus facilement ses côtes meurtries. Le bleu prendrait sans doute une teinte violacée avant le lendemain matin, et l'effleurer suffisait à lui arracher une grimace. Il savait d'expérience que l'on pouvait ignorer la douleur pendant un temps, mais il se demanda si le simple fait de respirer lui ferait mal dans quelques heures.

Difficile en revanche de dissimuler son visage...

Cela risquait de poser un problème. Pas pour lui, bien sûr, mais pour les autres. Ses camarades de classe allaient certainement le regarder avec de grands yeux effarés tout en murmurant dans son dos. Même s'il doutait que quiconque lui demande ce qui avait bien pu lui arriver. Pendant ses premières semaines d'université, la majorité de la promo s'était montrée plutôt sympa. Mais, à l'évidence, personne ne savait comment se comporter à son égard, encore moins d'engager une conversation. D'un côté, cela ne le dérangeait pas trop. Tout d'abord, il n'y avait que des filles, et de six ou sept ans plus jeunes que lui. De plus, leur vécu récent était probablement bien différent du sien. Comme tout le monde, elles finiraient par tirer leurs propres conclusions à son sujet. Franchement, cela ne valait pas la peine de s'en faire.

Pourtant, Colin devait admettre qu'il était salement amo-ché. Son œil gauche était gonflé et le droit injecté de sang.

Son front était orné d'une balafre refermée à la colle et l'hématome couleur cuivre sur sa pommette droite ressemblait à une marque de naissance. Ses lèvres fendues et boursoufflées complétaient le tableau. Il fallait vraiment qu'il applique au plus vite une poche de glace sur son visage s'il ne voulait pas déconcentrer les filles pendant les cours. Mais chaque chose en son temps : pour le moment Colin mourait de faim, et il avait besoin de reprendre des forces. Il n'avait quasiment rien avalé ces deux derniers jours et il voulait quelque chose de rapide, pratique, et si possible de pas trop mauvais pour la santé. Malheureusement, à une heure aussi tardive, la plupart des restaurants étaient fermés. Il avait donc fini dans un *diner* décrépi près de l'autoroute. Au menu, fenêtres barrées, murs couverts de taches d'humidité, lino en partie décollé et box rafistolés avec du ruban adhésif. Mais l'endroit avait un avantage de taille : l'indifférence des autres clients envers Colin tandis qu'il regagnait sa table. Les gens qui fréquentaient ce genre de bouge en pleine nuit ne mettaient pas le nez dans les affaires des autres. Pour autant qu'il puisse en juger, la moitié d'entre eux tentait de dessaouler après avoir bu comme des trous et l'autre – des capitaines de soirée, sans aucun doute – faisait de même, à peine moins ivre.

C'était l'endroit idéal pour s'attirer des ennuis. En se garant sur le parking gravillonné, Colin s'était presque attendu à voir Evan continuer sa route au volant de sa Prius. Mais ce dernier avait dû justement craindre de nouveaux problèmes pour Colin. C'était bien la seule raison pour laquelle il avait mis les pieds dans un tel établissement, en particulier si tard. Avec sa chemise rose, ses chaussettes à motifs losanges, ses mocassins en cuir et ses cheveux clairs à la raie impeccable, Evan ne se fondait pas vraiment dans la masse des oiseaux de nuit du coin. En fait, sa Prius aurait tout aussi bien pu servir d'enseigne lumineuse annonçant qu'il cherchait à se faire tabasser par les bouseux en pick-up qui venaient de passer la plus grande partie de la nuit à picoler. Colin ouvrit le robinet et se mouilla les mains avant de les passer sur son visage. L'eau était froide. Exactement ce dont il avait besoin.

Il avait l'impression que sa peau était à vif. Son adversaire du soir, un marine, avait cogné beaucoup plus fort que prévu, sans compter les coups interdits. Mais comment le deviner à son apparence ? Grand et mince, une coupe de cheveux réglementaire, des sourcils broussailleux... Colin n'aurait pas dû le sous-estimer et se jura que cela ne se reproduirait plus. Sinon, il finirait par effrayer ses camarades, au risque de gâcher leur année universitaire. *Il y a un gars super flippant dans ma classe, maman ! La figure couverte de bleus, avec des tatouages dingues ! Et je suis obligée de m'asseoir juste à côté de lui !* les imagina-t-il confier au téléphone.

Il agita les mains pour les sécher. En sortant des toilettes, il aperçut Evan dans le box d'angle. Contrairement à lui, Evan n'aurait pas fait tache à l'université. Il avait encore un visage poupin et Colin se demanda en s'approchant de la table s'il se rasait plus d'une fois par semaine.

– Eh bien, c'était long, dit Evan alors que Colin se glissait en face de lui. Je me demandais si tu ne t'étais pas perdu.

Colin s'enfonça dans la banquette en Skaï.

– J'espère que tu ne t'en faisais pas trop, tout seul ici.

– Ha, ha.

– J'ai une question à te poser.

– Vas-y.

– Tu te rases combien de fois par semaine ?

Evan cligna des yeux.

– Tu es resté aux toilettes pendant dix minutes pour réfléchir à ça ?

– Je me suis posé la question en revenant.

Evan le regarda fixement.

– Je me rase tous les matins.

– Pourquoi ?

– Comment ça, pourquoi ? Pour la même raison que toi.

– Je ne me rase pas tous les matins.

– Pourquoi on parle de ça, exactement ?

– Parce que j'étais curieux, alors je t'ai posé la question et tu m'as répondu, dit Colin. (Ignorant l'expression d'Evan,

il indiqua le menu d'un signe de tête. Tu as changé d'avis et décidé de commander ?

Evan secoua la tête.

– Absolument pas.

– Tu ne vas rien manger ?

– Non.

– Tu as des remontées acides ?

– En fait, c'est plutôt parce que je soupçonne que Reagan était encore président lors de la dernière inspection d'hygiène de ce *dîner*.

– Tu exagères.

– Tu as vu le cuisinier ?

Colin lança un coup d'œil en direction du gril, derrière le comptoir. L'homme portait un tablier constellé de taches de graisse qui dissimulait mal sa bedaine. Il avait aussi une longue queue-de-cheval, et des tatouages recouvraient en grande partie ses avant-bras.

– J'aime bien son style.

– Ça alors, quelle surprise.

– C'est la vérité.

– Je sais. Tu dis toujours la vérité. C'est une partie de ton problème.

– En quoi est-ce un problème ?

– Parce que les gens ne veulent pas toujours entendre la vérité. Comme quand ta copine te demande si sa tenue la grossit et qu'il faut répondre qu'elle est ravissante.

– Je n'ai pas de copine.

– Sans doute parce que tu as dit à la dernière qu'elle avait l'air grosse et non ravissante.

– Ce n'est pas ce qui s'est passé.

– Mais tu m'as compris. Parfois, il faut... s'arranger avec la vérité pour s'entendre avec les gens.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est ce que font les gens normaux. C'est comme ça que la société fonctionne. Tu ne peux pas balancer tout ce qui te passe par la tête. Ça les met mal à l'aise ou les blesse. Et pour ta gouverne, les employeurs détestent ça.

- D'accord.
 - Tu ne me crois pas ?
 - Si.
 - Mais tu t'en fiches.
 - Non.
 - Parce que tu préfères dire la vérité.
 - Oui.
 - Pourquoi ?
 - Parce que j'ai appris que c'est ce qui marche pour moi.
- Evan garda le silence un moment.
- Parfois, j'aimerais pouvoir te ressembler davantage. Et dire à mon patron ce que je pense vraiment de lui sans me soucier des conséquences.
 - Tu peux. Tu choisis de ne pas le faire.
 - J'ai besoin de mon salaire.
 - C'est une excuse.
 - Peut-être, répondit Evan en haussant les épaules. Mais c'est ce qui marche pour moi. Parfois, il faut mentir. Par exemple, si je te disais que j'ai vu des cafards sous la table pendant que tu étais aux toilettes, peut-être que tu serais d'accord avec moi pour ne pas manger ici.
 - Tu sais que tu n'as pas besoin de rester, hein ? Je peux me débrouiller.
 - Si tu le dis.
 - Tu dois t'occuper de toi, pas de moi. Et puis il se fait tard. Tu ne dois pas aller à Raleigh avec Lily demain ?
 - Au saut du lit. On doit aller à la messe avant le brunch, à 11 heures, avec mes parents. Mais contrairement à toi, je n'aurai pas de souci pour me lever demain matin. Tu as vraiment une sale tête, soit dit en passant.
 - Merci.
 - Surtout ton œil.
 - Il ne sera plus aussi gonflé demain.
 - Je parle de l'autre. Je crois que tu as dû te faire péter quelques vaisseaux sanguins. Ou alors, tu es un vampire.
 - J'ai remarqué pour l'œil.
- Evan se pencha en arrière en écartant légèrement les bras.

– Fais-moi plaisir, d'accord ? Ne te montre pas devant les voisins demain. Je ne voudrais pas qu'ils s'imaginent que j'ai dû te filer une raclée parce que tu étais en retard pour payer le loyer, ou que sais-je. Je ne veux pas avoir mauvaise réputation comme proprio.

Colin sourit. Il devait faire au moins quinze kilos de plus qu'Evan, et il aimait plaisanter en disant que si Evan avait un jour mis les pieds dans une salle de gym, c'était sans doute pour mener un audit.

– C'est promis, répondit-il.

– Bien. Pour ma réputation et tout le toutim.

La serveuse arriva pile à cet instant, et posa devant Colin une assiette contenant des œufs brouillés et du jambon, accompagnée d'un bol de porridge gélatineux. Colin prit le bol et jeta un coup d'œil à la tasse d'Evan.

– Tu bois quoi ?

– De l'eau chaude citronnée.

– Sérieusement ?

– Il est minuit passé. Si j'avais pris un café, je n'aurais pas fermé l'œil de la nuit.

Colin avala une bouchée de porridge.

– D'accord.

– Comment, pas de commentaire narquois ?

– Je suis seulement surpris qu'ils aient du citron.

– Et moi, je suis surpris qu'ils servent des œufs brouillés.

Tu dois être la première personne de l'histoire à avoir tenté de manger quelque chose de sain ici, dit-il en tendant la main vers sa tasse. Au fait, tu comptes faire quoi, demain ?

– Je dois changer le starter de ma voiture. Elle ne démarre pas bien. Ensuite, je tondrai la pelouse, et puis j'irai faire un tour à la salle de sport.

– Tu veux venir avec nous ?

– Les brunchs, c'est pas vraiment mon truc.

– Je ne t'invitais pas au brunch. Je doute qu'ils te laissent ne serait-ce qu'entrer dans le Country Club, vu ta dégaine. Mais tu pourrais voir tes parents à Raleigh. Ou tes sœurs. C'est sur la route de Chapel Hill.

- Non.
- Je me disais juste que j’allais te le proposer.
Colin reprit une cuillerée de porridge.
- Pas la peine.
Evan se pencha en arrière sur la banquette.
- Il y a eu de sacrés combats, ce soir. Celui après le tien était incroyable.
- Ah ouais ?
- Un certain Johnny Reese a gagné par soumission au premier round. Il a cloué au sol son adversaire, l’a étranglé, et hop, extinction des feux. Le gars se déplaçait comme un chat.
- Et tu veux en venir où, avec tout ça ?
- Il est bien meilleur que toi.
- D’accord.
Evan pianota sur la table.
- Alors... La tournure de ton combat de ce soir te va ?
- C’est fini.
Evan attendit.
- Et ?
- C’est tout.
- Tu penses toujours que c’est une bonne idée ? Je veux dire, tu sais...
- Colin prit un peu d’œuf au bout de sa fourchette.
- Je suis toujours là avec toi, non ?

Une demi-heure plus tard, Colin avait repris la route. Les nuages annonciateurs d’orage avaient finalement libéré un torrent de vent et de pluie accompagné d’éclairs et de coups de tonnerre. Evan était parti quelques minutes avant lui, et Colin songea à son ami en s’installant au volant de la Camaro qu’il avait passé ces dernières années à retaper.

Il connaissait Evan depuis toujours. Quand Colin était enfant, sa famille avait l’habitude de passer l’été dans une petite maison sur la plage à Wrightsville Beach. La famille d’Evan habitait juste à côté. Ils avaient passé de longues journées ensoleillées à marcher sur la plage, à jouer au ballon, à

pêcher, à surfer ou à faire du *bodyboard*¹. La plupart du temps, ils dormaient chez l'un ou chez l'autre. Mais les parents d'Evan avaient déménagé à Chapel Hill, et la vie de Colin avait complètement dérapé.

Les faits étaient très simples : il était le troisième enfant et le seul fils de parents riches qui aimaient beaucoup faire appel aux services de nounous et n'avaient nullement envie d'une nouvelle grossesse. Bébé, Colin souffrit de coliques, avant de devenir un enfant trop plein d'énergie, avec de sérieux troubles de l'attention. Le genre de gamin qui se mettait souvent en colère, ne parvenait pas à se concentrer et était incapable de rester calme. Il avait rendu ses parents fous, fait fuir de nombreuses baby-sitters, et avait beaucoup de mal à l'école. Il avait eu un super prof en CE2 et les choses s'étaient arrangées pendant quelques mois, mais l'année suivante il avait replongé. Il enchaînait les bagarres dans la cour de récré et avait failli redoubler. C'était à peu près à cette époque qu'on avait commencé à considérer qu'il avait de *sérieux* problèmes ; alors, ne sachant que faire, ses parents l'avaient mis dans une école militaire, espérant que cette structure lui ferait du bien. Mais cette expérience s'était révélée horrible et on l'avait renvoyé au second semestre.

À partir de là, il avait rejoint une école militaire dans un autre État et dépensé son énergie au fil des ans dans les sports de combat – lutte, boxe et judo. Il avait évacué son agressivité aux dépens des autres, parfois avec trop d'entrain, souvent simplement parce qu'il en avait envie. Il se fichait complètement des notes ou de la discipline. Cinq renvois et cinq écoles militaires plus tard, il avait terminé ses études secondaires, de justesse. Mais Colin était toujours un jeune homme violent et colérique, sans plan pour l'avenir et ne se souciant pas d'en trouver. Il était retourné vivre chez ses parents pendant sept affreuses années. Il avait vu sa mère pleurer, écouté son père l'implorer de changer, mais il les avait ignorés. Devant leur insistance, Colin était allé voir un thérapeute, mais sa spirale

1. Se pratique sur une planche plus courte que celle de surf.

infernale avait continué, avec pour résultat principal une « auto-destruction inconsciente ». C'étaient les mots du thérapeute, pas les siens, même s'il était désormais d'accord.

Chaque fois que ses parents le chassaient de leur résidence principale à Raleigh, il finissait dans la maison sur la plage, patientant avant de pouvoir revenir. Et le cycle recommençait. À vingt-cinq ans, on lui avait donné une dernière chance de changer de vie. De façon inattendue, il l'avait saisie. Et il était maintenant à l'université, avec comme objectif de passer les prochaines décennies dans une salle de classe, à jouer les mentors pour enfants – ce qui n'avait aucun sens pour la plupart des gens qui le connaissaient.

Colin savait que son envie de consacrer le reste de sa vie à l'école était une ironie. Il avait toujours détesté cet endroit, mais c'était ainsi. De manière générale, il ne s'attardait ni sur la dérision de l'existence ni sur le passé. Il n'aurait pas réfléchi à tout ça ce soir si Evan ne lui avait pas suggéré de rendre visite à ses parents le lendemain. Mais Evan ne comprenait pas que le simple fait de se retrouver dans la même pièce était stressant aussi bien pour Colin que pour sa famille, en particulier si la visite n'était pas prévue longtemps à l'avance. S'il s'était présenté chez eux à l'improviste, Colin savait qu'il serait resté assis dans le salon, mal à l'aise, à discuter de banalités pendant que les souvenirs du passé flottaient dans la pièce comme un gaz toxique. Il aurait senti déception et jugement dans leurs paroles ou leurs silences, et qui avait besoin de ça ? Ni lui ni eux. Au cours des trois dernières années, il s'était arrangé pour que ses rares visites ne durent pas plus d'une heure, presque toujours pendant les vacances, un arrangement qui semblait convenir à tous.

Rebecca et Andréa, ses deux sœurs, avaient tenté de lui parler pour qu'il fasse amende honorable auprès de ses parents ; mais Colin avait mis un terme à ces conversations, de la même façon qu'un peu plus tôt avec Evan. Après tout, ses sœurs n'avaient pas du tout eu les mêmes relations familiales que lui. Elles avaient été désirées toutes les deux, alors que lui avait été un bon gros « Oups ! » sept ans plus tard. Colin savait que leurs

intentions étaient bonnes, mais il n'avait pas grand-chose en commun avec elles. Elles étaient diplômées de l'université, mariées avec enfants. Vivant dans le même voisinage chic que leurs parents, elles jouaient au tennis le week-end, et en vieillissant Colin s'était rendu compte que leurs choix de vie avaient été bien plus malins que les siens. Mais d'un autre côté, elles n'avaient pas de *sérieux problèmes*.

Il savait que ses parents, comme ses sœurs, étaient des gens bien. Il lui avait fallu des années de thérapie pour accepter que c'était lui qui avait des problèmes, pas eux. Il n'en voulait plus à sa mère et à son père pour ce qui lui était arrivé ou pour ce qu'ils avaient fait ou pas fait. Au contraire, il se considérait comme le fils chanceux de deux personnes incroyablement patientes. Alors, qu'est-ce que ça changeait qu'il ait été élevé par des nounous ? Que ses parents aient jeté l'éponge et décidé de l'envoyer en école militaire ? Quand il avait réellement eu besoin d'eux, alors que d'autres auraient sans doute abandonné, ils n'avaient jamais perdu l'espoir de le voir reprendre sa vie en main.

Et ils avaient supporté ses conneries pendant des années. De sacrées conneries. Ils avaient ignoré la boisson, la fumette et la musique beaucoup trop forte à toute heure du jour et de la nuit ; supporté les soirées qu'il organisait dès qu'ils quittaient la ville, et qui laissaient dans la maison un vrai foutoir ; ignoré les bagarres de bar et ses multiples arrestations. Ils n'avaient jamais contacté les autorités quand il entrait par effraction dans la maison sur la plage, même s'il avait également commis de sacrés dégâts là-bas.

Colin ne comptait plus le nombre de fois où ses parents lui avaient donné de l'argent ou avaient payé ses amendes. Trois ans plus tôt, quand il avait encouru une longue peine après une bagarre dans un bar à Wilmington, son père avait même tiré quelques ficelles pour obtenir un accord restituant la virginité de son casier judiciaire. Si, bien sûr, Colin ne gâchait pas tout. Dans le cadre de sa mise à l'épreuve, il avait dû passer quatre mois dans un établissement de maîtrise de gestion de la colère, en Arizona.

À son retour, Colin était retourné dans la maison sur la plage, alors à vendre, car ses parents ne voulaient plus qu'il reste chez eux. On lui avait également ordonné de rencontrer régulièrement l'inspecteur Pete Margolis, de la police de Wilmington. L'homme avec qui Colin s'était battu était un indicateur de longue date et, conséquence de la bagarre, une enquête de Margolis avait foiré. L'inspecteur détestait donc Colin. Après s'être opposé avec force à cet accord, il avait insisté pour surveiller Colin régulièrement, s'improvisant agent de probation. Enfin, l'accord stipulait que si Colin était arrêté de nouveau, quel que soit le motif, son casier originel serait restauré et il se verrait automatiquement condamné à la prison pour près de dix ans.

Malgré ces conditions, malgré l'obligation de devoir composer avec un Margolis mourant d'envie de lui passer les menottes, c'était un super accord. Un accord incroyable, et tout ça grâce à son père... même si Colin et lui avaient du mal à se parler ces derniers temps. Colin n'avait pas le droit de mettre un pied dans la maison, bien que son père se soit adouci à ce sujet dernièrement.

Avoir été jeté dehors à son retour d'Arizona et voir de nouveaux propriétaires s'installer sur la plage avait forcé Colin à faire le point. Il s'était retrouvé à dormir chez des amis à Raleigh, passant d'un divan à l'autre. Petit à petit, il en était venu à la conclusion que s'il ne changeait pas, il courrait à sa perte. Son environnement était néfaste, et ses amis aussi incontrôlables que lui. Sans nulle part où aller, il était retourné à Wilmington et s'était surpris lui-même en allant sonner chez Evan. Ce dernier vivait là depuis ses études à l'université de North Carolina State et, prudent et un peu nerveux, avait été tout aussi surpris que Colin de revoir son vieil ami. Mais Evan était Evan, et cela ne le dérangeait pas que Colin reste un peu chez lui.

Il fallut du temps à Colin pour regagner la confiance d'Evan. Leurs vies avaient pris des tours très différents. Evan ressemblait beaucoup plus à Rebecca et à Andréa. C'était un citoyen responsable dont la seule expérience de la prison se

limitait à la télévision. Il travaillait comme comptable et planificateur financier. Suivant les principes prudents de sa profession, il avait aussi acheté une maison avec appartement au rez-de-chaussée et entrée séparée pour abaisser son taux de remboursement de crédit. L'appartement était vacant quand Colin s'était pointé. Il n'avait pas eu l'intention de rester longtemps, mais une chose en entraînant une autre, il s'était installé là pour de bon après avoir trouvé un emploi de barman. Trois ans plus tard, il payait toujours son loyer au meilleur ami qu'il ait jamais eu.

Jusque-là, tout s'était bien passé. Il tondait la pelouse, taillait les haies et payait un loyer raisonnable en retour. Il avait son propre appartement, mais Evan n'était pas loin, et Evan était exactement ce dont Colin avait besoin dans sa vie en cet instant. Evan portait un costume et une cravate au boulot, sa maison décorée avec goût était impeccable et il ne buvait jamais plus de deux bières quand il sortait. C'était aussi le gars le plus gentil du monde, et il acceptait Colin tel qu'il était, avec tous ses défauts. Et pour Dieu sait quelle raison, il croyait en lui, même quand Colin savait ne pas toujours le mériter.

Lily, la fiancée d'Evan, était pour ainsi dire taillée du même bois. Même si elle travaillait dans la publicité et disposait de son propre appartement sur la plage – acheté par ses parents –, elle passait assez de temps chez Evan pour avoir pris une place importante dans la vie de Colin. Mais il lui avait fallu du temps pour commencer à l'apprécier. Lors de leur première rencontre, il affichait une crête blonde et des piercings aux deux oreilles, et la conversation avait tourné autour d'une bagarre de bar à Raleigh – l'autre gars avait fini à l'hôpital.

Au départ, elle ne comprenait pas comment Evan pouvait être son ami. En tant que débutante de Charleston et étudiante à l'université Meredith, Lily était une jeune femme polie et guindée dont les tournures de phrases rappelaient une époque révolue. Elle était aussi la plus belle fille que Colin ait jamais vue, et il était évident qu'Evan ne savait pas lui résister. Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et un accent coulant comme du miel, même quand elle était en colère, elle semblait

la dernière personne sur terre à devoir donner sa chance à Colin. Et pourtant, elle l'avait fait. Et, comme Evan, elle avait fini par croire en lui. C'était Lily qui lui avait suggéré de suivre des cours au Junior College deux ans plus tôt, et c'était Lily qui l'avait aidé le soir. Et en deux occasions, Evan et elle l'avaient empêché de commettre le genre de bêtise impulsive qui l'aurait conduit en prison. Il l'aimait pour ça, tout comme il aimait leur relation à Evan et elle. Il avait décidé depuis longtemps que si quelqu'un les menaçait un jour, il s'en occuperait, peu importait les conséquences, même si cela signifiait passer le reste de son existence derrière les barreaux.

Mais toutes les bonnes choses avaient une fin. N'était-ce pas ce que tout le monde disait ? Sa vie des trois dernières années allait changer, car Evan et Lily s'étaient fiancés, leur mariage étant prévu au printemps. Même s'ils avaient tous les deux insisté pour qu'il continue à occuper l'appartement après la cérémonie, Colin savait qu'ils avaient passé le week-end précédent à visiter des maisons témoins dans un périmètre plus proche de Wrightville Beach, le genre de demeures à double porche courantes à Charleston. Ils voulaient tous deux des enfants et rêvaient d'une maison à barrières blanches. Colin était persuadé que leur maison actuelle serait en vente d'ici un an. Colin serait seul à nouveau, et même s'il savait que ce n'était pas juste d'espérer qu'Evan et Lily s'occupent encore de lui, il se demandait parfois s'ils savaient à quel point ils étaient devenus importants à ses yeux.

Comme ce soir. Il n'avait pas demandé à Evan de l'accompagner. C'était l'idée d'Evan. Pas plus qu'il ne lui avait demandé de rester avec lui pendant le repas. Mais Evan craignait sans doute que, sans lui, Colin finisse la soirée dans un bar au lieu d'un *diner*, multipliant les verres au lieu de manger des œufs à minuit. Et même si Colin travaillait comme barman, être de l'autre côté du comptoir ne lui avait pas vraiment réussi ces dernières années.

Quittant finalement la voie principale, il emprunta une route de campagne sinueuse bordée de pins à torches et de chênes rouges, tous recouverts de vigne japonaise. Ce n'était

pas vraiment un raccourci, mais plutôt une tentative d'éviter une série de feux sans fin. Des éclairs continuaient de déchirer le ciel, colorant les nuages d'argent et baignant les alentours d'une lueur irréaliste. La pluie et le vent s'intensifièrent. Il avait du mal à distinguer la route malgré ses essuie-glaces, mais Colin connaissait bien le trajet. Il prit prudemment une courbe sans visibilité avant d'appuyer instinctivement sur le frein. Devant lui, une voiture équipée de barres sur le toit était à cheval sur la bordure de la route, feux de détresse allumés. Le coffre était grand ouvert malgré l'orage. Colin ralentit et sentit sa voiture se déporter légèrement vers l'arrière avant que les pneus retrouvent de l'adhérence. Il passa sur l'autre voie pour éviter le véhicule, se disant que le conducteur n'aurait pu choisir pire moment et pire endroit pour tomber en panne. Non seulement l'orage limitait la visibilité, mais les conducteurs ivres comme ceux encore présents dans le *diner* devaient maintenant rentrer chez eux, et il imaginait très bien l'un d'eux prendre le virage trop vite et percuter l'arrière de la voiture.

Ce n'était pas bon du tout, un accident était plus que probable. Mais en même temps, cela ne le regardait pas. Ce n'était pas son boulot de secourir des étrangers et de toute façon, il ne pourrait être d'un grand secours. Il savait y faire avec les moteurs, mais uniquement parce que la Camaro était un vieux modèle. Les moteurs modernes ressemblaient à des ordinateurs. De plus, le conducteur avait sans doute déjà passé un coup de fil.

Passant lentement devant la voiture, il remarqua cependant un pneu arrière à plat. Devant le coffre ouvert, une femme trempée, vêtue d'un jean et d'un chemisier à manches courtes, avait bien du mal à retirer la roue de secours de son compartiment. Un éclair illumina son désespoir illustré de mascara dégoulinant. À cet instant, il se rendit compte que ses cheveux noirs et ses grands yeux lui rappelaient l'une des filles de sa classe, et ses épaules s'affaissèrent.

Une fille ? Pourquoi fallait-il que ce soit une fille ? Pour ce qu'il en savait, c'était peut-être bien sa camarade de classe et il ne pouvait pas faire semblant de ne pas l'avoir remarquée.

Il n'avait pas vraiment besoin de ça maintenant, mais avait-il le choix ?

Avec un soupir, il se gara sur le côté de la route, laissant une certaine distance entre leurs deux voitures. Il alluma ses feux de détresse et prit sa veste sur la banquette arrière. La pluie tombait maintenant à verse et il fut trempé en un instant, comme sous le jet d'une douche d'extérieur. Passant une main dans ses cheveux, il inspira profondément et s'avança vers la voiture de la jeune femme, calculant à quelle vitesse il pouvait changer le pneu avant de repartir.

– Besoin d'un coup de main ?

À sa grande surprise, elle ne dit rien mais le regarda avec de grands yeux apeurés. Lâchant le pneu, elle recula lentement.

Chapitre 2

Maria

Par le passé, quand elle travaillait pour le bureau du procureur général du comté de Mecklenburg, Maria Sanchez avait côtoyé de nombreux criminels en salle d'audience, certains d'entre eux accusés de crimes violents capables de vous empêcher de trouver le sommeil. Quelques cas lui avaient valu des cauchemars et un sociopathe l'avait déjà menacée, mais elle n'avait jamais été aussi effrayée qu'à cet instant, seule sur cette route déserte alors que la voiture conduite par ce mec s'était arrêtée sur le côté.

Cela n'avait pas d'importance qu'elle ait vingt-huit ans, qu'elle soit diplômée avec les honneurs de l'université de Caroline du Nord, ou qu'elle ait fait une école de droit à Duke. Cela n'avait pas d'importance qu'elle ait été une étoile montante du barreau avant de trouver un autre travail dans l'un des meilleurs cabinets d'avocats de Wilmington ou qu'elle ait toujours su maîtriser ses émotions. Tout cela était parti en fumée quand l'homme avait posé un pied dehors. Maria ne pouvait plus penser qu'à une seule chose : elle était une jeune femme seule au milieu de nulle part. Il commença à marcher dans sa direction et la panique l'envahit. *Je vais mourir ici*, se dit-elle soudain, *et personne ne va jamais retrouver mon corps*.

Quelques instants plus tôt, quand la voiture était passée lentement devant elle, Maria l'avait vu l'observer, presque la lorgner, comme s'il évaluait ses mensurations. Elle avait cru

qu'il portait un masque, ce qui était déjà terrifiant en soi, mais bien moins que de comprendre tout à coup que ce qu'elle avait vu n'était pas un masque mais bien son visage. Il était couvert de bleus, avait un œil gonflé et l'autre rouge. De plus, elle était convaincue que du sang perlait à son front et avait bien failli hurler. Mais pour une raison ou une autre, elle n'avait pas émis le moindre son. *Pour l'amour de Dieu, se souvint-elle avoir pensé en le voyant passer, s'il vous plaît, continuez votre route. Quoi que vous fassiez, ne vous arrêtez pas.*

Mais, de toute évidence, Dieu ne l'avait pas écoutée. Pourquoi Dieu serait-il intervenu pour l'empêcher de finir morte dans un fossé ? Il avait plutôt décidé de pousser ce gars à s'arrêter et l'homme au visage mutilé s'avavançait maintenant vers elle, tel un monstre sorti d'un film d'horreur à petit budget. Ou d'une prison dont il se serait tout juste échappé, car il était vraiment très musclé, et les prisonniers ne passaient-ils pas leur temps à soulever de la fonte ? Sa coupe de cheveux était stricte, presque militaire. La marque de l'un de ces gangs de prisonniers dont elle avait entendu parler ?

Son T-shirt noir et miteux de concert de rock n'aidait pas, pas plus que le jean déchiré, et la façon dont il tenait sa veste la faisait flipper. Pourquoi ne la portait-il pas pour se protéger de l'orage ? Peut-être qu'il s'en servait pour dissimuler... un couteau ?

Ou, grands dieux, une arme à feu...

Un gémissement lui échappa et son esprit s'emballa. Que faire ? Lui jeter le pneu au visage ? Elle n'avait même pas pu le sortir du coffre. Appeler à l'aide en hurlant ? Il n'y avait personne dans les environs, pas une seule voiture n'était passée au cours des dix dernières minutes et elle avait laissé son téléphone Dieu sait où. Dans le cas contraire, elle n'aurait jamais tenté de changer son pneu. Courir ? Peut-être, mais la démarche souple de l'homme laissait à penser qu'il pourrait facilement la rattraper. La seule chose qu'elle pouvait faire, c'était retourner dans sa voiture et verrouiller les portières, mais il était déjà là et impossible de le contourner...

– Besoin d’un coup de main ?

Le son de sa voix brisa sa transe. Lâchant le pneu, elle commença à reculer, se concentrant sur la distance les séparant. Un éclair brilla de nouveau et elle nota son expression neutre, comme s’il manquait presque quelque chose de fondamental à son expression, l’élément indiquant qu’il n’était pas correct de violer ou tuer des femmes.

– Que voulez-vous de moi ? réussit-elle finalement à articuler.

– Rien, répondit-il.

– Alors, que faites-vous ici ?

– Je me disais que vous aviez peut-être besoin d’aide pour changer votre pneu.

– Je me débrouille. Je peux le faire moi-même.

Son regard passa de Maria au pneu, puis revint se poser sur elle.

– D’accord. Bonne nuit, dit-il.

Il se retourna puis se dirigea vers sa voiture. Sa silhouette s’estompait déjà. Sa réaction avait été si inattendue que Maria resta paralysée une seconde. Il partait ? Pourquoi ? Elle était contente. En fait, elle était même ravie, et pourtant... Pourtant...

– J’ai du mal à sortir le pneu du coffre ! dit-elle, percevant la panique dans sa propre voix.

Il se retourna alors qu’il avait déjà atteint sa voiture.

– On dirait bien.

Il tendit la main et ouvrit sa portière, prêt à monter...

– Attendez ! s’écria-elle soudain.

Il plissa les yeux vers elle dans le déluge.

– Pourquoi ?

Pourquoi ? Elle n’était pas très sûre de l’avoir bien entendu. Mais bon, elle lui avait dit ne pas avoir besoin d’aide. Et c’était le cas, sauf que non, mais ce n’était pas comme si elle pouvait appeler quelqu’un et, incapable de réfléchir calmement, elle l’interpella presque malgré elle :

– Vous avez un téléphone ?

Il se rapprocha, s'arrêtant assez près pour se faire entendre sans crier, mais sans plus. Dieu merci.

– Oui, répondit-il.

Elle se balançait d'un pied sur l'autre en pensant : *Et maintenant ?*

– J'ai perdu mon téléphone. Je veux dire, je ne l'ai pas perdu perdu. (Elle savait qu'elle ne s'exprimait pas clairement, mais la façon dont il ne cessait de la dévisager l'empêchait littéralement de se taire.) Il est au bureau ou chez mes parents, mais je ne pourrai pas en être sûre tant que je n'aurai pas pris mon MacBook.

– D'accord.

Il n'ajouta rien de plus. Il restait là sans bouger, les yeux rivés sur elle.

– J'utilise ce truc, pour retrouver mon téléphone. Une application, je veux dire. Je peux le retrouver, car il est synchronisé avec l'ordinateur.

– D'accord.

– Eh bien ?

– Eh bien quoi ?

– Je peux emprunter le vôtre une minute ? Je veux appeler ma sœur.

– Bien sûr, répondit-il.

Il mit son téléphone dans sa veste et Maria recula instinctivement en le voyant approcher.

Il posa sa veste sur le capot de sa voiture et la désigna d'un geste. Elle hésita. Il était vraiment étrange, mais elle appréciait le fait qu'il soit resté à l'écart. Elle se précipita vers la veste et prit son iPhone, le même modèle que le sien.

Maria pressa le bouton, l'écran s'alluma et elle vit qu'il avait bien du réseau. Mais il ne lui servirait à rien sans...

– 5, 6, 8, 1, dit-il.

– Vous me donnez votre code ?

– Vous ne pouvez pas accéder au téléphone sans ça.

– Ça ne vous dérange pas de le donner à une inconnue ?

– Vous comptez me voler mon téléphone ?

Elle cligna des yeux.

- Non. Bien sûr que non.
- Alors, ça ne me dérange pas.

Elle n'était pas sûre de savoir quoi répondre à ça, mais peu importe. Elle tapa le code d'une main tremblante et appela sa sœur. À la troisième sonnerie, elle sut qu'elle allait tomber sur la boîte vocale de Serena. Elle fit de son mieux pour maîtriser sa frustration et laissa un message, expliquant ce qui lui était arrivé et lui demandant de venir la chercher. Elle remit le téléphone dans la veste sur le capot, puis recula sans quitter l'homme des yeux.

- Pas de réponse ? demanda-t-il.
- Elle arrive.
- D'accord.

Il s'approcha de l'arrière de sa voiture à la lueur de l'éclair suivant.

– Pendant que vous attendez votre sœur, vous voulez que je change votre pneu ?

Elle ouvrit la bouche pour décliner de nouveau son offre, mais qui savait quand ou même si Serena aurait son message ? Et puis elle n'avait jamais changé de pneu de sa vie. Au lieu de répondre, elle poussa un soupir, tentant de maîtriser le tremblement de sa voix.

- Je peux vous poser une question ?
- Oui.
- Que... Qu'est-ce qui est arrivé à votre visage ?
- Je me suis battu.

Elle attendit quelques instants, avant de comprendre qu'il n'ajouterait rien de plus. C'était tout ? Pas d'autre explication ? Son comportement était si étrange qu'elle ne savait comment réagir. Alors qu'il restait immobile, attendant de toute évidence une réponse à sa question, elle jeta un coup d'œil au coffre, regrettant de ne pas savoir comment changer un pneu.

- Oui, dit-elle finalement. Si ça ne vous dérange pas, j'apprécierais un peu d'aide.
- D'accord.